

Chapitre 19 - Le tombeau vide :

On l'a dérobé !



ebout avant l'aube, je me suis habillée en hâte et suis partie pour le sépulcre avec les fioles de baume. En chemin j'ai pris peur, car il faisait encore nuit ; je me suis mise à courir, comme poursuivie par des fantômes !

Parvenue sur place, je me suis demandé si je m'étais égarée : la pierre du tombeau que je croyais reconnaître comme celui de Jésus était ôtée. J'ai regardé alentour pour bien me repérer, puis ai examiné la pierre : pas de doute, je me trouvais bien devant le tombeau de Jésus, mais les Juifs en avaient retiré le corps ! Accablée, immobile sur le seuil, je me suis mise à pleurer sans avoir le courage d'y pénétrer. « J'ai été stupide, hier, de prétendre accomplir le rite funèbre coûte que coûte. J'ai mis les responsables du Sanhédrin sur leurs gardes et ils me l'ont interdit de fait, rendant vaine notre démarche auprès du procureur pour recueillir le corps ». Je me sentais coupable.

N'apercevant personne, je suis rentrée à la maison avertir les frères.

Je me suis rendue directement à la chambre où dormaient Céphas et Jean et les ai réveillés : « Levez-vous, venez vite au sépulcre ! On a enlevé Jésus ! » Je suis repartie sans les attendre. Parvenue au tombeau, je suis restée comme la première fois en pleurs sur le seuil.

Arrivé avant Céphas, Jean l'a attendu pour le laisser pénétrer le premier. Quand ils sont sortis, leur visage n'était plus hagard mais apaisé. J'ai interpellé Jean :

- Avez-vous découvert le corps de Rabboni ?
- Non, mais des signes qui nous autorisent à croire !
- Croire quoi ?
- Viens, Maria, ne pleure plus. Je t'en parlerai à la maison.
- Partez, moi je reste pour garder le sépulcre... De toute façon, j'ai rendez-vous avec Joseph.

En hâte et presque enjoués, ils sont repartis tandis que je restais là, toujours en pleurs. Intriguée par ce que Jean m'avait dit, je repris courage et pénétrai à l'intérieur du tom-

beau. Au début, les yeux encore éblouis par la clarté de l'aube, j'avais à tâtons. Trois ombres se détachaient dans la pénombre de la chambre, trois dalles qui devaient servir à déposer les corps des condamnés.

Me penchant sur la première, je perçus un parfum subtil, celui dont j'avais oint le corps de Jésus sur la croix. Je ne sais pourquoi, mais je me suis sentie soulagée, comme si ce parfum remplaçait son corps. « Il a été déposé là... Les pieds ici, et la tête là-bas ! Il a passé une grande partie de la nuit seul ; il m'attendait pour l'ultime onction ». Assise à terre, je caressais la dalle comme si elle avait été le corps de Jésus.

Familiarisée avec la pénombre, je voyais maintenant distinctement. L'ancre était profond, creusé à même la roche. Sans doute y mettait-on les cadavres des condamnés aussitôt déposés de la croix, avant de les ensevelir selon les prescriptions de la Loi. Le corps de Jésus avait été enlevé avant le temps légal de son ensevelissement, il s'agissait bien d'un vol ! Je cherchais le moindre indice. Dans un coin se trouvaient des bandelettes roulées, ainsi qu'un suaire plié. Ce ne pouvait être celui qui avait recouvert le visage de Jésus, puisqu'il ne portait aucune trace de sang. Peut-être servirait-il pour le prochain crucifié ? Les Juifs avaient certainement dérobé le corps de Jésus pour que je ne puisse pas accomplir le rite et qu'il ne soit pas ense-

veli dans le Schéol des pères.

L'angoisse m'a de nouveau saisie. Le rêve que j'avais fait à la suite du conte d'Isis me revenait, songe prémonitoire où j'étais Isis en quête du corps dépecé d'Osiris. Je pensais les Juifs capables d'avoir démembré le corps de Jésus, comme l'avait été celui d'Osiris, afin de mieux le faire disparaître. Affolée, j'ai quitté le sépulcre pour rechercher le corps de mon époux. « Mais où ont-ils bien pu l'abandonner ? L'ont-ils dispersé, comme le semeur répand les grains de blé au creux de la terre ? Qu'ont-ils fait de sa tête ? » J'ai erré aux alentours, fouillant du regard les fentes des rochers, les fossés, les recoins des murailles, les creux des oliviers, toutes les cavités... En vain ! J'étais épuisée, désespérée, mon cœur battait la chamade.

Puis je me suis rappelée le jour où nous avions échangé nos cœurs : « Pourquoi chercher les restes de son corps, quand son cœur est en moi ? » Je suis donc revenue au sépulcre consolée : je me tourmentais moins pour moi que pour le mépris que les Juifs lui avaient manifesté. Agénouillée près de la dalle où il avait été placé, j'ai exhalé ma lamentation, comme une pleureuse à qui on aurait ravi l'époux.

Vous l'avez enlevé
lorsqu'il prêchait l'amour

En ville et alentour,
irradiant la grâce ;
Vous l'avez enlevé :
il prêchait le retour
Du Seigneur dans sa cour,
lors de la Dédicace.

Vous l'avez enlevé
par ignoble trahison
Au signe d'une bise
d'un de ses compagnons ;
Vous l'avez enlevé
afin qu'il s'épuise
Sans aucune remise,
sur la croix des larrons.

Pourquoi enlevez-vous

à la mort elle-même,
Invoquant l'anathème,
un mort qui lui est dû ?
Pourquoi refusez-vous
de concéder l'extrême
Onction comme baptême
à un homme pendu ?

Qui me dira le lieu
où mon époux se cache,
M'indiquera sa trace ?
Il a mon cœur séduit,
Mon esprit est anxieux
et la vigueur me lâche ;
Vous vous cachez la face
dans ce jour qui luit.

Ne me touche pas



'étais dans la chambre,
attendant Jésus qui était
descendu au jardin. Ne le
voyant pas revenir, je
m'y suis rendue à mon tour : « Peut-
être le trouverai-je parmi les lis, où il
aime se détendre ». À ma grande
surprise, ce n'était plus le jardin que

je connaissais : il était si vaste que je
ne pouvais en apercevoir les clôtures
et que les plates-bandes avaient fait
place à des prairies, avec des sentiers
et des ruisseaux. « Voilà pourquoi
Jésus s'est égaré ! » Je me suis mise
à le rechercher sous les arbres et
dans les endroits dissimulés. Je

m'arrêtais ici ou là, au bord des ruisseaux, sous les sycomores, dans les champs de lis... en vain !

Épuisée, je me suis assise près d'une source, espérant que, s'il avait soif, il viendrait s'y désaltérer. Je ne parvenais pas à contenir mes larmes, laissant de temps à autre mon regard courir autour de moi. Soudain j'aperçus un homme ; il avançait, anxieux comme s'il recherchait quelqu'un ou quelque chose. Il vint vers moi et, me voyant en larmes, me demanda :

- Ma fille, pourquoi pleures-tu ?
- J'ai perdu mon époux. Ce jardin est si grand qu'il a dû s'égarer ! Ami, tu sembles bien connaître ces lieux, je t'en prie, préviens-moi si par chance tu le découvres.
- Volontiers, ma belle amie, mais comment le reconnaître, alors que je ne l'ai jamais vu ?
- Mon bien-aimé est blanc et vermeil,
« il se distingue entre mille.
« Sa tête est d'or pur,
« ses boucles flottantes.
« Ses yeux sont comme des colombes
« au bord du ruisseau,
« ses joues comme un parterre d'aromates ;
« ses lèvres sont des lis
« d'où s'écoule la myrrhe ;
« Ses mains des anneaux d'or
« sertis de chrysolithes ;
« Son corps est d'ivoire poli
« couvert de saphirs ;
« Son palais n'est que douceur
« et toute sa personne pleine de charme.

« Tel est mon bien-aimé.

- Ma fille, je crois que je le reconnaitrai. Reste près de la source ; si je le retrouve, je reviendrai vers toi.

- Mais toi, que cherches-tu ?

- Je cherche mon épouse. Elle m'a supplié de la laisser descendre au jardin, mais elle s'est égarée. Sois gentille, retiens-la près de toi, si par chance elle passe par ici.

- Volontiers, ami ! Mais, à mon tour, comment pourrai-je la reconnaître ?

- Mon amie est très belle :

« Ses yeux sont des colombes, derrière leur voile.

« Ses cheveux sont comme un troupeau de chèvres

« suspendu aux flancs de la montagne de Galaad.

« Ses dents sont comme un troupeau de brebis tondues

« qui remontent de l'abreuvoir.

« Ses lèvres sont cramoisies

« et sa bouche pleine de charme.

« Sa joue est comme une demi-grenade,

« ses deux seins comme les jumeaux d'une gazelle

« qui naissent au milieu des lis.

« Son nom résonne comme amour,

« dans le pays que notre peuple a quitté

« pour venir dans la terre promise.

À ces dernières paroles, j'ai compris

que celui qui parlait était Jésus lui-même. Qui d'autre aurait pu deviner le secret de mon nom ? Je me suis alors jetée à ses pieds en m'écriant : « Rabboni ! » Mais il s'est reculé :

- Ne me touche pas, car je vis en esprit. En m'embrassant, tu ne saisisrais que ton propre corps et la vision s'évanouirait.

- Où as-tu abandonné ton corps ?

- Tu te soucies de mon corps jusqu'à te perdre toi-même, Maria ! Isis a recherché le corps d'Osiris parce qu'elle ne parvenait à l'imaginer vivant que ressuscité ; mais toi, pourquoi recherches-tu mon corps avec la même passion, alors que je demeure vivant dans ton cœur ? Attends que mon corps soit enseveli parmi les morts. Il doit se dissoudre pour revenir aux éléments originels dans lesquels il a été façonné : de la terre et de l'eau, de l'air et du feu.

- Mais toi-même ?

- Mon âme aussi retourne à l'Esprit qui lui a fixé ses limites. Souviens-toi ! Quand tu étais saisie par la nostalgie, ton esprit se tournait vers ton amour lointain, tu contemplais le soleil à son coucher. As-tu remarqué qu'alors les couleurs se détachaient des choses pour se résorber dans la lumière ? Ainsi en est-il de l'âme, quand l'Esprit de Dieu se retire des vivants pour revenir à Lui : ce ne sont plus des images ternes dans des corps opaques, mais des images brillantes dans la lumière.

- Alors, je serai comme une fleur nocturne qui n'attend plus l'aube ; ma couleur se sera fondue à jamais

dans la lumière.

- À jamais ? Pourquoi ? Le soleil ne réapparaît-il pas chaque matin pour répandre sa lumière et dispenser à nouveau les couleurs ? Si je ne suis plus ton partenaire en amour, je resterai en toi comme l'inspiration qui t'invitera à l'amour. Vivants ou morts, nous demeurerons toujours dans l'Esprit de Dieu.

- Mais je t'aime toujours comme mon unique amant, Rabboni, et mon cœur est impatient de s'unir à toi !

- En dirais-tu autant de la fleur qui se tourmente le matin de ne pas briller du même éclat que la veille ? Non, Maria, chaque fleur accueille avec joie la couleur qu'elle reçoit du soleil, sans regret de celle qui, la veille, la faisait resplendir. Mon amour te charmera toujours, quand bien même les yeux qui te raviront seront ceux d'un autre : dans son regard, tu redécouvriras l'attrait même qui t'a fait t'éprendre de moi. Tu es devenue bien curieuse, depuis que ce savant juif t'a ouvert les horizons de la culture grecque ; conserve en amour la simplicité des fidèles !

- N'empêche que j'envie le hâle de ta peau et l'ébène éclatant de tes yeux que m'apporterait ce nouveau flux de lumière !

- Va, Maria, retourne à la maison, raconte cette vision à tes frères et dis-leur de ne pas espérer de signe de ma part, car ma mission est accomplie. Désormais, ils devront vivre selon l'esprit de la nouvelle alliance d'amour dont mon existence a été la parabole.

- Ils ne m'écouteront pas, Rabboni ! Déjà, le jour de la Pâque, ils attendaient un signe de ta glorification ; ce matin ils l'ont trouvé dans le tombeau vide et ils attendent maintenant ton retour !

- Mon retour ? Pourquoi ? Certainement pas pour proclamer la nouvelle alliance d'amour, ou alors je devrais souffrir et mourir une seconde fois pour tirer vengeance de ceux qui ont refusé mon message et m'ont crucifié. Mon retour consacrerait l'échec du message d'amour. Comment les punir sans anéantir les puissances du mal qui les ont poussés à me tuer ? Si je revenais ce serait pour détruire ce monde et juger les hommes, afin que Dieu engendre une nouvelle création. Prophète de l'alliance d'un Dieu d'amour, je deviendrais l'exécuteur de la vengeance d'un Dieu justicier. Après avoir annoncé le retour au temps de la création, j'en proclamerais à présent la fin ! Étrange retournement... Ma mort a provoqué un tel scandale chez mes disciples qu'ils n'espèrent plus le salut que dans cette croyance étrangère au peuple juif, selon laquelle le monde aurait été créé par les puissances du mal !

Jésus se mit à contempler le ciel et la terre. Son visage resplendissait et ses yeux rayonnaient ; sa tunique était plus blanche que la neige. J'étais en extase, et le fus davantage encore lorsque je vis que toutes choses se projetaient devant moi comme sur une toile : le jour succédait à la

nuit étoilée ; les saisons alternaient ; la terre était sillonnée de fleuves et parcourue de montagnes ; les champs verdissaient et fleurissaient dans un jeu de lumières et d'ombres ; la mer et les lacs se déployaient comme des miroirs où Dieu contemplait son image ; la lune traversait le ciel en illuminant la nuit, puis le soleil embrasait à nouveau le jour... J'en fus éblouie.

« Jésus, souviens-toi ! Au puits d'Agar, je m'émerveillais à tes côtés en voyant le ciel se mirer dans l'eau limpide ; aujourd'hui, je suis comblée de le contempler au miroir de tes yeux.

« Tu comprends bien que Dieu ne souhaite pas détruire ce monde dont la beauté L'a réjoui ! Puis, levant son regard vers le ciel : Père, je ne Te demande pas de détruire ce monde, mais de le conserver avec le même amour qu'au jour de sa création. Exauce les cieux dans leur désir de lumière pour qu'ils comblerent la terre, et celle-ci le cœur des hommes par la pureté de ses eaux et l'ardeur de son feu, la transparence de son air et la fécondité de son sol. Tu ne peux détruire ce que Tu as toi-même façonné. Oh, le jour où ton Esprit planait sur le chaos bouillonnant ! Ton approche engendra l'éclat de la lumière ; les jours se séparèrent des nuits, le ciel de la terre et les mers du sol aride ; le désert se transforma en un jardin, pour offrir une demeure aux hommes et aux animaux.

« Pour châtier les hommes, Dieu ferait-Il plonger les étoiles dans l'abî-

me, après les avoir revêtues de leur éclat pour illuminer les cieux ? Ferait-Il blêmir la lune, comme une lampe privée d'huile, pour que le sommeil des hommes s'achève dans la nuit de la mort ? Transformerait-Il le soleil en flamme ardente pour assécher les mers, incendier les forêts, embraser les récoltes, réduire en cendres animaux et hommes ? Quelle impuissance à aimer ce Dieu manifesterait-Il, par une œuvre d'anéantissement aussi dévastatrice !

« Et vous les humains, qui appelez Dieu à vous recréer, n'est-il pas ridicule d'imaginer que vous êtes sortis imparfaits de Ses mains ? N'espérez pas un sauveur qui vous libère de ce monde-ci ; efforcez-vous plutôt de vous sauver par vous-mêmes, grâce à l'Esprit de Dieu qui est en vous dès le commencement. Ne soyez pas en quête d'un Christ, car vous êtes tous des christes, et vous avez été consacrés par l'Esprit de Dieu.

- Pourtant mes frères vivent dans l'attente du Christ ; ils en ont découvert les signes, qu'ils iront prêcher pour convaincre les hommes, et le Christ que leur parole annoncera portera ton nom, Jésus !

- Certes, il aura mon nom, mais ce Christ-là démentira ma personne. Enfant sans père, je deviendrai le fils de Dieu par une génération royale ; amant, on me présentera comme quelqu'un qui n'a pas connu de femme ; serviteur, on fera de moi un conquérant qui distribue aux grands les dépouilles des vaincus ! Je suis venu répandre la bénédiction de

Dieu sur tous les hommes, mais seuls ceux qui croiraient à mes paroles seraient bénis, et maudits tous les autres ! Moi qui ai rendu la vue aux aveugles, j'arracherais le regard des voyants ; moi qui ai remis sur pieds les malades, je rendrais débiles les bien-portants ! Jeté dans les chaînes, je livrerais les hommes à la prison ; endurci par la souffrance, je me soulagerais en faisant souffrir ; bafoué, condamné, mis à mort, je me glorifierais de bafouer, de condamner et de livrer à la mort mon prochain ! Curieux personnage, ce sauveur qui retournerait parmi les hommes donner la mort aux pécheurs pour lesquels il a donné sa vie. Mes ennemis m'ont donc refusé la sépulture pour me laisser enseveli à jamais dans l'histoire sous l'effigie d'un dieu vengeur !

Tandis qu'il terminait ces paroles, il m'a semblé qu'il pleurait ; puis il s'en est allé, comme une ombre absorbée par la lumière. Je m'efforçais de le suivre, mais cette lumière m'avait tant éblouie qu'elle me réveilla. Je n'étais plus au jardin de mon rêve, mais à l'intérieur du tombeau, comme descendue au séjour des morts. Je me suis mise à enduire la dalle de baume, comme si c'était le corps de Jésus, et je laissai s'épancher ma dernière lamentation.

Je répands sur cette dalle le nard dont j'avais oint le corps de Jésus de ma main d'épouse.

Efface, baume, les taches de sang,

dissipe les empreintes des blessu-
[res
qui l'ont meurtri,
assèche la sueur qui a distillé
de sa peau flétrie.
Et tandis que ton huile attendrit
la dureté de la pierre,
que ton parfum exhale pour émou-
[voir
les cœurs que la souffrance a en-
[durcis,
et apitoyer ceux que la haine a pé-
[trifiés.

Ô vous qui franchissez le seuil de
[ce sépulcre,
femmes,
ne pleurez plus sur lui
car il demeure désormais dans vo-
[tre cœur,
depuis qu'on l'a empêché
d'entrer dans le séjour des morts.

Je me suis relevée. Mon voile ra-
battu jusqu'aux genoux, j'ai quitté le
tombeau.

Ressuscité en esprit



ehors, la lumière du soleil
était si éclatante que j'é-
tais aveuglée ; j'avais
avec hésitation, en balan-
çant les bras sous le voile. Je vis
quelqu'un s'enfuir en criant : « Mon
Dieu, mon Dieu, Jésus est vraiment
ressuscité, il sort du tombeau ! » Je
reconnus la voix : « Salomé, Salomé,
ce n'est pas Jésus mais moi qui sors
du tombeau ! »

Reconnaissant à son tour ma voix,
Salomé s'arrêta, puis vint à ma ren-
contre et se jeta à mon cou.

- Oh, Maria, quelle frayeur ! Je t'ai
vraiment prise pour l'esprit de Jésus,
avec ton voile qui s'agitait et tes bras
en l'air !

- Comment as-tu pu croire qu'il était
ressuscité, alors que tu le voyais sor-
tir du tombeau comme un fantôme ?

- J'étais conditionnée, car Céphas nous a annoncé que Jésus ressuscité lui était apparu.
- Salomé, il n'a pas vu Jésus lui-même sortir du tombeau, mais il a vu un signe et il a cru. Lui aussi a été conditionné, parce qu'il y croyait déjà. Jésus n'est pas ressuscité, Salomé : il est retourné vers l'Esprit du Père.
- Comment le sais-tu ? L'as-tu vu ?
- Oui, je l'ai vu ; Dieu m'a fait la grâce de descendre en esprit au séjour des morts. Et je lui ai raconté ma vision.
- Ce que tu dis là est aussi inattendu que la résurrection ! Ton récit me fait penser que Jésus, retourné vers le Père, a laissé ses pensées et ses actes, ses sentiments et ses paroles, prendre forme en nous, et d'abord en toi.
- Et il est sorti du tombeau, comme un ressuscité ! Mais comment as-tu su que j'étais ici ?
- J'avais encore en mémoire la lecture du *Cantique des Cantiques* que nous avons faite hier soir, avant de nous endormir, et surtout ce passage :

*Sur ma couche, pendant la nuit,
j'ai cherché celui que mon cœur
aime :
je l'ai cherché et ne l'ai point
trouvé.
Je me lèverai et je ferai le tour de
la ville,
dans les rues et sur les places :
je chercherai celui que mon cœur
aime...*

- Alors tu es sortie, tu l'as cherché et tu l'as trouvé !
- Oui, j'ai trouvé celui que mon cœur aime ;
« je l'ai saisi et ne l'ai point lâché
« jusqu'à ce que je le mène
« dans la chambre de mon cœur.
- Maria, je ne crains plus de rencontrer le ressuscité, m'a dit Salomé en m'embrassant dans un sourire, cependant tu devras sans doute chercher encore celui que ton cœur aime... Rentrons !

En arrivant à la maison, nous avons rencontré Jean qui venait à notre rencontre :

- Salomé, pourquoi as-tu quitté la maison sans nous prévenir ? Et toi, Maria, pourquoi ne nous as-tu pas suivis quand Céphas et moi sommes sortis du sépulcre ? Tu es restée incrédule, alors que tu n'ignoris pas que nous avions vu les signes... et tu es restée là à pleurer !
- Quels signes ?
- Comment peux-tu être aveugle à ce point ? Le suaire et les bandelettes pliés dans un coin ne sont-ils pas la preuve que Jésus s'est libéré lui-même des chaînes qui le tenaient entravé dans la mort ? T'imagines-tu toujours qu'on l'a enlevé ? La souffrance de sa mort obnubile-t-elle ton esprit au point de ne pas comprendre qu'il est sorti tout seul du tombeau ?
- Tu te trompes : j'ai bien vu les bandelettes et le suaire, mais ils n'étaient pas tachés de sang. Sans doute

les avait-on déposés là pour le prochain condamné à mort.

- Que tu es devenue scrupuleuse dans tes observations et habile dans tes raisonnements ! Pourquoi le suaire et les bandelettes auraient-ils dû être tachés de sang ?

- Tu as bien observé son visage au moment de sa mort : il était ensanglanté et on ne l'a pas lavé avant de le recouvrir du voile.

- Supposons ! Pourtant, un fait nouveau nous confirme que c'est Dieu Lui-même qui a placé là ces linges pour témoigner de la résurrection de Jésus.

- Quel fait ?

- Jésus est apparu à Céphas !

- Avant que Céphas ait vu ces signes ?

- Non, bien sûr ! Après !

- Moi aussi, je les ai vus comme vous !

- Alors es-tu aussi, comme Céphas, un témoin de sa résurrection ?

- Non, Jean, je ne suis que le témoin de sa mort : je n'ai vu aucun signe dans ces linges.

- C'est insupportable et scandaleux de t'entendre parler de la sorte. Tu en feras part aux frères : ils jugeront ! Viens, nous allons nous rassembler car Céphas va témoigner solennellement de l'apparition de Jésus.

Sur ce, il nous a quittées.

- **M**aria, voici une situation impossible, m'a dit Salomé en se rapprochant de moi. Jésus devrait apparaître une nouvelle fois pour trancher entre les deux partis !

- Je crois qu'il viendra, mais pas comme un être divin qui aurait pris forme humaine : il apparaîtra dans nos cœurs, pour souffrir et nous faire souffrir par amour.

Le jugement de Maria



Quand je me suis présentée à la réunion, j'ai trouvé les frères assemblés autour de Céphas. Moi, j'ai pris place près de Salomé. Céphas me parut transformé : d'ordinaire débonnaire et enjoué, un rien bouffon, même, il était sérieux, réfléchi, conscient de jouer un rôle qui ne lui revenait pas naturellement. Sans vouloir être médisante, je remarquai qu'il avait modifié sa coiffure et taillé sa barbe pour se mettre au goût du jour.

- Frères, déclara-t-il solennellement, la découverte du signe dans le tombeau vide m'a bouleversé. Je l'attendais depuis notre controverse avec Maria, mais je ne pensais pas que Dieu nous le donnerait si promptement. Mettant en doute, de prime abord, l'interprétation que Jean et moi en avions donnée, j'en ai recherché le véritable sens dans les Écritures. J'ai relu le Chant du serviteur et j'y ai relevé l'affirmation : « *C'est pourquoi je lui donnerai sa part avec les grands ; il partagera le butin avec les puissants* ». Mais un autre passage a également retenu mon attention, quand David déclare : « *Aussi mon cœur est dans la joie... Tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption* ».

« Frères, le patriarche David est mort, il a été enseveli et son sépulcre existe encore aujourd'hui parmi nous. Comme il était prophète et que Dieu lui avait promis de faire asseoir un de ses descendants sur son trône, c'est la résurrection du Christ qu'il a prévue. Ainsi convaincu de la résurrection du Christ par la parole des Écritures, j'étais dans une joie profonde en pensant que Jésus, par le signe du suaire et des bandelettes, avait voulu nous annoncer qu'il s'était lui-même libéré des liens de la mort. Je suis tombé en extase, une lumière m'a aveuglé et j'ai vu Jésus en personne devant moi, dans toute sa gloire...

Salomé l'a interrompu : « Était-il nu ? » Sa question a jeté un froid parmi les frères, scandalisés.

- Salomé, ne m'interromps pas avec des questions futiles, mais pleines de venin ! Pourquoi aurait-il été nu ?

- J'ai bien vu qu'on l'a mis au tombeau tout nu, sans même un linceul.

- Le ressuscité peut bien se parer d'un tissu de lumière !

- Ah ! Je comprends pourquoi il s'est débarrassé de son suaire et de ses bandelettes : il voulait se vêtir d'un habit de lumière !

- Je disais donc, a repris Céphas agacé, que j'ai vu devant moi Jésus dans

toute sa gloire. Sa tunique était plus éclatante que la neige, il portait une ceinture de rubis et son visage resplendissait. Il s'est approché de moi et m'a demandé :

- Céphas, m'aimes-tu ?
- Maître, tu sais que je t'aime !

Me regardant plus intensément, il m'a répété :

- Céphas, m'aimes-tu ?

Confus, je me suis jeté à terre, car il me regardait comme le soir où je l'ai renié.

- Jésus, tu sais que je t'aime !
- Si tu es vraiment converti à mon amour, affermis mes frères dans la foi et pais mes brebis. Puis il a disparu.

À ce récit, les frères ressentirent une intense émotion, mais leur visage laissait percer une certaine déception.

- Et nous, a demandé Jude, sommes-nous ton troupeau, puisque nous sommes les brebis du seigneur ?
- N'aie crainte, frère, a répondu Céphas en souriant, Jésus m'a seulement confié de vous affermir dans la foi ; si je dois aussi paître les brebis, je le ferai avec vous.

Les disciples se sentirent rassurés.

- Céphas, dit Jean, nous sommes prêts à croire ton témoignage. Cependant, pour que notre foi soit vraiment confirmée, nous devons aussi

entendre celui de Maria, qui s'oppose au tien : non seulement elle interprète différemment les signes du tombeau, mais elle affirme avoir eu une vision où Jésus lui est apparu comme un mort parmi les morts.

- Elle prétend l'avoir vu mort ? S'est écrié l'un des frères. C'est un scandale, après la preuve que Dieu nous a donnée de sa résurrection. Je ne veux pas écouter un témoignage qui contredise celui de Céphas. L'heure est venue où les femmes doivent garder le silence, en humbles servantes, comme il convient au rôle que Dieu leur a dévolu.

- Frères, a répondu Céphas, je comprends votre indignation, mais nous devons reconnaître que Jésus, de son vivant, a manifesté à Maria un amour comparable à celui qu'à travers moi il vous confie à tous comme médiateurs de sa parole. J'estime que nous devons l'entendre, puisqu'elle parle avec son cœur. Allez, Maria ! Raconte-nous ta vision.

Alors j'ai raconté, en faisant grâce des détails, ce qui m'était apparu dans mon extase : ma quête de Jésus au jardin, comment je l'avais reconnu, son interdiction de le toucher, son départ vers le Père, l'assurance qu'il m'avait donnée qu'il n'était qu'un mort parmi les morts. Mes paroles furent englouties dans un éclat de rire général :

- Ce n'est pas une apparition, dit Jacques, mais les fantasmes d'une femme frustrée !
- Il aurait été de meilleur goût d'en-

fouir au fond de ton cœur tes rêves d'amour déçus, surenchérit André.

Tous se moquaient, même Céphas abandonnait sa mine compassée et retrouvait son air hilare et bouffon. Meurtrie, je me suis raidie, m'efforçant de retenir mes larmes. Une fois calmés, les frères m'ont jeté des regards affligés et compatissants. Le silence revenu faisait de la salle un immense tombeau. Jean, le seul à avoir gardé son calme, pensif et tourmenté, prit alors la parole :

- Frères, il n'est pas bien de se moquer de celle que Jésus a aimée et que nous aimons aussi. Maria s'en est tenue à sa vision, sans l'interpréter. En la méprisant, nous n'avons pas cherché à la comprendre : Nous sommes aussi répréhensibles de n'avoir pas prêté attention à sa vision, que coupables d'avoir méprisé notre sœur. Je suis sûr que si Jésus apparaissait à cette heure, comme il est apparu à Céphas, il ne rirait pas de celle à qui il a accordé son amour. Je vous exhorte, frères, à changer d'attitude !

« Certes, il est vrai que nous ne pouvons pas retenir la vision de Maria comme une apparition de Jésus, à l'instar de celle de Céphas : il s'agit seulement d'une révélation à travers un rêve. À voir les choses ainsi, non seulement Maria ne s'oppose pas à Céphas, mais elle le complète. Céphas a vu Jésus dans sa gloire de Christ ressuscité, Maria l'a contemplé avant sa résurrection, quand il allait vers le Père afin que Celui-ci le

proclame Christ. »

Ces paroles apaisèrent les frères, dont les visages s'inclinaient comme pour donner leur assentiment. Constatant que leurs sentiments avaient évolué, Jean s'adressa à moi : « Maria, n'as-tu pas dit que Jésus a refusé de se laisser toucher parce qu'il allait vers le Père ? Voulais-tu alors l'embrasser comme jadis, ou accomplir l'onction de son corps comme pour un mort ? À mon avis Jésus, pour s'y opposer, n'était pas un mort parmi les morts, mais sur le chemin de la résurrection pour être oint par Dieu comme Seigneur et comme Sauveur. »

Tous approuvèrent cette intervention. André leva la main pour demander la parole :

- S'il en est ainsi, quelle signification devons-nous reconnaître à l'onction de Maria ? Est-elle objet de la prédication de l'Évangile ?

- Certainement, répondit Jean, comme préfiguration de l'onction que Jésus a reçue de Dieu. Elle reste au niveau de la chair et de la parabole ; elle serait vaine séparée de l'onction de Dieu, comme toute image l'est de la réalité.

- Jean, tu parles selon l'Esprit de Dieu, déclara Céphas, tu interprètes les faits à la lumière des Écritures. Maintenant, nous sommes tous d'accord pour croire que Dieu a ressuscité ce Jésus avec qui nous avons vécu, que nous avons touché de nos mains et que les Juifs ont crucifié.

L'oïnt de Dieu, il l'est comme le premier de tous, et l'unique ; Il est le fils de Dieu présent dans la chair d'un homme, nous en sommes tous témoins. Désormais, nous n'avons d'autre raison d'être que d'annoncer sa mort pour les péchés du monde et sa résurrection, ainsi que son retour pour juger les vivants et les morts et embraser le monde du feu purificateur. Quiconque croira à sa résurrection sera sauvé, quiconque ne croira pas sera jeté dans la géhenne éternelle !

Le dégoût me prenait à la gorge ; les frères étaient surexcités, les uns se jetant à genoux, les autres élevant les mains vers le ciel. Un immense éclat de rire envahit alors la salle : un rire nerveux, recelant une plainte secrète. Tous se retournèrent vers la voix : Salomé riait aux larmes, comme prise de convulsions. Indignés et scandalisés, les frères s'en prirent violemment à elle : « Es-tu devenue folle, possédée par l'esprit du démon ? » Jean, s'efforçant de rétablir le calme, lui demanda :

- Qu'as-tu donc, ma chère ? Te rends-tu compte de ton attitude ? Au moment où nous confessons que Jésus est le Christ, tu éclates de rire ! Je ne peux pas croire que tu es sous l'emprise de l'esprit du blasphème... Peut-être t'es-tu assoupie un instant, et as-tu revu en rêve quelque événement drôle de ton enfance ?

- Peut-être ! Je me trouvais sur le

seuil du ciel, et j'entendais Jésus rire avec le Père !

- Que faut-il entendre ! Jésus aurait ri avec le Père ?

- Et tu appelles cela une vision ? Tu accumules les sottises, Salomé ! s'écrièrent-ils tous d'une seule voix.

- Que Jésus ait ri auprès du Père serait une calomnie ? Ne vous souvenez-vous pas que, d'après les Écritures, Dieu a ri de l'œuvre des hommes ? Si Dieu peut rire ainsi, pourquoi Jésus s'en priverait-il ?

- Rire de qui ?

- De vous, sur qui il a pleuré dans la vision de Maria !

- Est-ce vrai, Maria ? demanda Céphas, pourquoi aurait-il pleuré ?

- Parce que vous attendez que le Christ envoyé par Dieu revienne pour détruire le monde et anéantir les hommes, puis créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre.

- Où y a-t-il en cela motif de pleurer ? répliqua Céphas.

- Parce que cette croyance a son origine dans celle qui présume que le monde a été créé par les puissances du mal !

- Mais ce n'est pas notre foi ! T'es-tu laissée séduire par des étrangers ? Par ce Juif d'Alexandrie qui a si habilement accommodé les Écritures à la pensée des païens ?

- Ne t'en prends pas aux absents ! Si Dieu doit détruire le monde qu'Il a créé, c'est que les puissances du mal s'en sont emparées pour le soustraire à l'action de Son Esprit. Mais comment Dieu a-t-Il pu se montrer aussi faible devant ces puissances et leur

abandonner Son œuvre ? À quoi bon créer un monde nouveau, s'Il est incapable de conserver le premier ?

« Frères, je ne m'en rapporte pas à la pensée païenne ; c'est vous qui demeurez sous la hantise de la croyance au mal, et faites ainsi de Dieu un prince de pacotille ! Vous avez renoncé au message d'amour de Jésus, puisque la grâce s'est soumise à la justice et l'amour à la crainte. Vous avez, vous-mêmes, trahi Jésus. Quant à moi, je refuse la prédication de ce personnage qui porte encore le nom de Jésus ! S'il prétend toujours annoncer l'amour, il deviendra le valet d'une religion d'exclusion et de pouvoir fondée sur la crainte. Que j'aimerais rire sur vous, moi aussi, comme Salomé ou comme Jésus l'a fait dans sa vision ! Mais cela m'est impossible, car les sanglots compriment ma gorge.

Je n'ai plus rien dit ; je me suis accroupie dans un coin et me suis mise à sangloter. Mon intervention avait créé un profond malaise. Certains se raclaient la gorge, des regards désespérés se tournaient vers moi, d'autres vers Jacques ou Céphas dans l'espoir d'une réaction. Céphas a alors pris la parole :

- Maria, ton jugement est celui de la chair, et la chair t'a jugée : tu t'es

exclue toi-même de notre communauté. Nous disions entre nous que Jésus avait chassé de toi sept démons, mais je pense qu'il a dû en laisser un, pour te mettre à l'épreuve et nous éprouver à notre tour. Nous souhaitons te voir revenir parmi nous, mais tu devras d'abord confesser que Jésus est ressuscité et qu'il est le Christ, l'oint de Dieu. Nous ne méprisons pas ton onction, mais elle n'est pour nous que le signe de celle que Jésus a reçue de Dieu. Tu auras toujours un rôle à jouer parmi nous, mais ce ne sera pas celui de la parole : tu seras la « myrrhéphore » qui annonça le Christ par l'onction de Jésus.

- Toutefois, a repris Jacques, elle ne pourra exercer ce rôle qu'après avoir fait pénitence pour ses péchés d'autrefois, mais aussi pour son incrédulité d'aujourd'hui. Souviens-toi, Maria, que du vivant de Jésus ta situation était celle de Gomer, la prostituée, et que tu ne pourras réaliser la parabole du mariage d'Osée que repentie et revêtue du cilice et du sac. Dans ta vision, tu as reconnu que Jésus a refusé que tu le touches, cela redeviendra possible si ta chair est purifiée au feu de la mortification !

Tous les frères sortirent et je restai seule avec Salomé.

La myrrhephore pénitente



Salomé, nous avons été renvoyées à notre solitude !

- Après qu'on nous ait volé l'amour... C'est ignoble ! Aux heures de souffrance, d'agonie et de mort de Jésus, ils se sont éclipsés, par peur et par lâcheté ; aujourd'hui ils le croient ressuscité, puissant, désigné par Dieu pour juger les hommes et détruire le monde, alors ils refont surface en espérant partager le butin avec lui ! Ils nous ont volé l'amour de Jésus qui continuait à illuminer nos cœurs, ils se sont comportés comme des allumeurs de candélabres qui, par crainte de se brûler, éteindraient leur torche. Notre cœur n'est plus qu'une mèche qui se consume sans flamme.

- Crois-tu qu'ils ont pu nous priver de l'amour ? Ils ont caché la flamme, mais le feu dont Jésus voulait embraser la terre est toujours vivace en nous. Tu as raison : ils sont devenus bavards et téméraires, savants en Écritures mais arrogants. Et l'amour ? De l'amour ils ne répandront que la parole !

- Oui, Maria, le feu de l'amour est toujours en toi : tu es brûlante ! Aurais-tu la fièvre ? Elle a passé sa main fraîche sur mon front.

- Non, peut-être suis-je malade d'amour ! Je souffre moins de l'humili-

ation qu'ils m'ont infligée que de l'outrage fait à Jésus. Je leur ai bien dit : Judas a été plus franc et plus conséquent ; il a trahi Jésus par refus de se soumettre à l'amour, eux se soumettent en apparence à Jésus mais trahissent son amour. Ils l'ont fait sortir du tombeau pour l'ensevelir aussitôt, comme une relique dans le corps d'une idole. J'en suis attristée et écœurée. Le tombeau n'a livré d'autre signe que sa vacuité, afin que Jésus puisse vivre en nous à travers nos gestes d'amour quotidiens.

- Essayons de ne pas trop nous tourmenter. Même dans le brouillard, notre cœur est toujours aussi ardent, mais il y a trop d'effervescence dans ta tête ! Repose-toi, donne libre cours à d'autres pensées. Tu étais seule au tombeau, et cependant tu as été transportée dans un jardin sous les traits de l'épouse du *Cantique des Cantiques*. Dors, tu en as grand besoin ! Quant à moi, j'irai retrouver Simon et Joseph qui doivent, comme nous, chercher Jésus dans leur cœur puisqu'ils ne l'ont pas trouvé dans le tombeau.

Salomé m'a aidée à m'étendre sur des coussins, a déposé un baiser sur mon front et m'a quittée. « Elle est

merveilleuse, elle parvient sur le champ à prendre ses distances avec ce qui la chagrine, attirée par le bonheur comme une abeille par le parfum d'une fleur ». Je l'accompagnais en imagination sur le chemin qui l'amenait chez Simon et Joseph mais n'arrivais pas à chasser l'image que Jacques avait donnée de moi : je n'étais que Gomer !

Jacques s'était toujours montré réservé, mais jamais je n'aurais imaginé que son aversion atteindrait un tel paroxysme. Je l'avais rencontré la première fois à Capharnaüm, où il s'était rendu avec ses frères et Maria pour ramener chez eux Jésus qu'ils croyaient fou. Petit, trapu, le regard sévère, il se montrait quelque peu misanthrope et méfiant à l'égard de tout acte ou de toute parole qui l'auraient écarté du respect de la Loi. À ma grande surprise, il s'était mis à nous fréquenter et même, plus tard, à faire partie de la suite de Jésus. Il m'avait toujours manifesté du respect, mais je n'avais jamais eu avec lui de conversation intime, que d'ailleurs il semblait redouter... Pour être franche, je dois reconnaître que je ne l'avais jamais vraiment souhaité. Aussi n'avais-je jamais su ce qu'il pensait de mon mariage avec son frère. À présent tout était clair : pour lui mon mariage avec Jésus n'était que la répétition de celui d'Osée et de Gomer. Je n'étais ni Ruchama, ni même Lo-Ruchama, mais Gomer, la prostituée à qui Jésus s'était lié pour confirmer l'infidélité d'Israël !

Les autres disciples, écartelés entre leur dévouement envers Jésus et leur attachement à la Loi, remuaient sans doute les mêmes pensées. Ils avaient dû faire violence à leurs sentiments pour reconnaître ma fonction dans la prédication du message de Jésus, mon rôle de « myrrhephore », de femme porteuse de la myrrhe, d'allégorie de sa mort.

Je me suis assoupie. En rêve, serrant toujours le vase d'albâtre dans mes bras, j'accompagnais Céphas et les autres qui annonçaient la parole. J'entendais Céphas dire : « Le jour du Seigneur viendra comme un voleur. Alors les cieux passeront avec fracas, les éléments embrasés du monde se dissoudront, la terre et les œuvres qu'elle renferme seront consumées. Le Christ, que vous avez espéré ou craint, viendra à l'instant juger les vivants et les morts ». Une grande foule l'écoutait ; des hommes et des femmes se mirent à le suivre, les femmes à sa gauche, voilées et en larmes, les hommes à sa droite, se frappant la poitrine et déchirant leurs vêtements.

Céphas continuait : « Femmes, que chacune de vous se soumette à son mari ! Ne revêtez pas la parure de cheveux tressés, d'ornements d'or et d'habits précieux, mais celle, cachée et intime, de votre cœur ». Et, se tournant vers les hommes : « Frè-

res, montrez de la sagesse dans vos rapports avec vos femmes comme avec un sexe plus faible : honorez-les, car elles doivent hériter avec vous la grâce de la vie. Soyez soumis, à cause du Seigneur, à toute autorité établie parmi les hommes, au roi comme au souverain, au gouverneur comme à ceux qu'il envoie. Craignez Dieu, honorez le roi ! »

J'étais parmi ces hommes et ces femmes, toute nue, recouverte seulement par mes cheveux, qui descendaient jusqu'aux pieds. J'avais, avec mon baume, les yeux vers le ciel. Une voix déclarait : « Frères et sœurs, voyez la Madeleine pénitente dont Jésus a chassé les sept démons qui tentent et souillent la femme depuis les origines : la séduction et la prostitution, l'envie et la jalousie, la cupidité et la vanité, le plaisir de la chair. Ce baume est celui qu'elle a répandu sur le corps de notre Seigneur, en signe de repentance et pour préfigurer sa mort. »

Ces paroles m'ont fortement ébranlée, car la voix avait évité de prononcer mon nom, Maria, « l'aimée » ; elle indiquait seulement mon origine : la prostituée de Magdala, l'image de la femme soumise à la pénitence en vue de son salut. Mes mains tremblaient ; des gouttes de myrrhe coulaient sur mes doigts. En voulant retenir le couvercle du vase, j'ai secoué mes cheveux et mes seins sont apparus dans la lumière. Prenant le vase de la main gauche, j'es-

sayais de maîtriser mes cheveux de la droite, mais ils découvraient d'autres parties de mon corps, mes cuisses et mes hanches.

Dans ma confusion, je ne savais quelle attitude adopter. Je sentais des regards voraces m'assaillir, les femmes se détournaient avec mépris : « C'est honteux ! Ce ne sera toujours qu'une pute ! » Les hommes m'épiaient, lubriques, dans l'espoir de surprendre ma nudité. Jacques vint vers moi et me lança, outré : « Femme, tu ne peux pas porter ce baume de repentir sans reconnaître publiquement tes péchés. Ah, c'est vrai ! Le Seigneur, pour t'éprouver et nous éprouver nous-mêmes, a laissé en toi le démon du plaisir de la chair. Retire-toi au désert pour échapper au feu de la Géhenne !

« Que le soleil dessèche ta peau, et qu'elle devienne rêche et terne comme celle d'un mouton !

« Que les larmes saccagent tes yeux, pour y éteindre tout regard séducteur !

« Que tes lèvres se craquellent sous la chaleur et la soif !

« Que tes seins se fripent et se ratatinent comme des outres vides !

« Que tes jambes soient décharnées, comme des arbustes broutés par les chèvres !

« Que la blessure du péché ôte en toi toute trace de beauté !

« Que ta chair soit anéantie, pour que renaisse ton esprit ! »

Serrant sur ma poitrine le vase de

parfum, je me suis enfuie. Tous se tournaient vers moi, hurlant et me lançant des pierres. Parvenue à l'orée du désert j'apercevais, loin derrière, ce long cortège soulevant, comme un troupeau, un épais nuage de poussière. Des voix, mêlées de lamentations, s'en élevaient : « Aie pitié de nous, Seigneur, car nous sommes des pécheurs. Épargne-nous le feu du jugement. »

Tandis que je m'éloignais, ces jérémiades s'estompaient dans le lointain. Où étais-je à présent ? Pas encore au cœur du désert : des touffes d'arbustes s'égayaient sur le sol, des sentiers incertains laissaient encore quelques traces. La terre aride s'étendait au-delà des rochers, sous des plaques de sable et quelques dunes. Je n'éprouvais aucune frayeur, je me sentais même soulagée car j'étais délivrée des regards de mépris et de haine, de ces yeux de chair qui transperçaient mon corps pour surprendre mon intimité.

« Me voilà seule, je peux faire pénitence maintenant. Mais comment ? Jeûnerai-je ? Mais pour jeûner, il faudrait pouvoir disposer de nourriture, en ce lieu c'est dérisoire ! Revêtirai-je alors le sac ? Où le trouver ? Je suis nue ! La chaleur du jour et le froid de la nuit, la pluie et le vent, le sable et les cailloux se chargeront de m'écorcher et de me fouetter jusqu'au sang ! Alors, ne dois-je rien faire et attendre les mortifica-

tions que Dieu me fera subir par les forces de la nature, comme aux animaux et aux plantes ? Me voici redevenue cet être dépouillé, livré aux humeurs des éléments ! Quant au châtiment de mes fautes, il est, comme la vie, le privilège de Dieu, qui dans un même geste d'amour réprime et fait vivre. »

Une pensée me rendit folle de joie : j'étais sans péchés ! Dieu les avait enfouis au plus intime de Lui-même, restant fidèle à l'amour dont Il avait investi sa créature. Radieuse, je me suis mise à danser sans rougir de moi-même. D'où venait cette sensation nouvelle ? Parce que personne ne pouvait me surprendre ? Alors pourquoi, faisant pour la première fois l'amour avec Jésus, avais-je rougi de ma nudité ? Cette sensation devait resurgir du tréfonds de mon être, de la toute première enfance, à la sortie du sein maternel. Me retrouver ainsi en lisière du désert montrerait-il mon retour à la condition originelle de l'existence ?

J'avais en effet, non pas avec la naïveté de l'enfance, mais les yeux émerveillés par les couleurs, un sourire éclatant au bord des lèvres. J'exprimais par un chant les mouvements de mon cœur. Les bruits de la nature et les jeux de la lumière sur les choses éveillaient en moi les émotions les plus subtiles. J'errais sans repères précis, quand un flux de chaleur venu du désert enfièvre le revers de ma main tendue, tandis

qu'une brise humide et fraîche venue de la plaine en caressait la paume. Je m'engageais dans le sens de la brise, gravissant de petites dunes, attirée par le bruit de l'eau. Pressant le pas, j'atteignis la rive d'un fleuve qui serpentait parmi les rochers.

Un parterre de fleurs s'avancait jusqu'au bord, tandis que des abeilles butinaient dans une ronde bourdonnante. « Des abeilles, les ruches ne sont pas loin ! » En effet, au creux d'une roche, j'en découvris une, gavée de miel. J'en détachai un rayon que je portai à ma bouche. Il était doux, mais un peu âcre et sauvage. Occupées à butiner, les abeilles ne m'ont pas importunée. Après m'être rassasiée, accroupie au bord du fleuve, j'humectai mes lèvres de son eau pure et fraîche, puis me désaltérai avidement. Alors, une envie voluptueuse me prit de plonger dans ce courant, qui emporta la poussière et la sueur qui avaient souillé mon corps. En même temps mon âme paraissait purifiée, elle aussi, car j'étais libérée de toute détresse. Sortie de l'eau, je me suis allongée sur le sable, laissant mes longs cheveux former sous moi un doux coussin. Le soleil chatoyait, faisant étinceler les gouttelettes sur ma peau.

Le doute était-il encore permis ? J'étais revenue au moment des origines, à l'instant de la création d'Adam. Comme lui, Dieu m'installait dans un jardin de délices, Il allait ou-

vrir une nouvelle page de Son Livre. Dans un premier temps, Il avait formé Adam pour en extraire Ève, selon le désir de son rêve ; maintenant, à travers la parabole de ma vie, la femme occupait l'espace et l'homme devenait le fruit de son désir. Ni premier, ni second, l'un et l'autre étaient désormais parfaits dans leur complétude. En cette double page, Dieu modelait l'homme avec la pensée de la femme, et faisait surgir la femme avec le souci de l'homme : l'homme et la femme, double éclat de Son image unique ! Dans leurs fantasmes, l'homme et la femme rêvent l'un de l'autre selon l'image que Dieu s'est faite d'eux au moment de leur création.

Cette pensée m'enthousiasmait ! Dieu aime aussi la femme et, par cet acte d'amour, devient lui-même féminin. Consciente de vivre un moment de ravissement, un désir impérieux me prit d'imaginer comment Dieu pouvait m'apprécier. Toujours étendue, les épaules bien calées contre un tertre douillet, j'avais libéré ma chevelure qui ondulait sur mon corps comme un voile.

Je m'observais à travers ce voile. Ma peau, qui avait perdu de sa souplesse et de son éclat, paraissait brillante et légère. Mes seins affaissés avaient retrouvé leur fermeté. Mes hanches ne ressentaient plus les longues marches, ni le poids des corbeilles et des lourdes cruches pleines ; pas encore altérées par les grossesses, elles avaient conservé leur

galbe élégant. Mes jambes se dressaient, menues comme des colonnes d'ivoire. Je ne me repentai pas des soins dont j'avais entouré mon corps, au contraire je les trouvais indispensables à maintenir en lui l'image de Dieu.

Le désert ne me séquestrait plus : la terre originelle épanouissait mon être. En me submergeant de nouveau de son amour, Dieu m'avait entièrement purifiée. En moi la femme majeure recouvrait son nom, Maria l'aimée, et renaissait de la pécheresse indigne. Un homme, quelque part, pourrait ainsi rêver de moi, puisque Dieu venait de rétablir ma beauté première que je redécouvrais à présent. Mais parviendrait-il à percer l'intimité de mon nom ?

Ainsi défilaient mes pensées, quand une voix me rejoignit : « Maria, Maria ! » Je me réveillai. Salomé se trouvait près de moi.

- Ma belle amie, quel temps as-tu mis pour te rendre chez Simon et y rencontrer Joseph ?

- Je n'en ai pas la moindre idée ! Une heure, peut-être ?

- Seulement ? Je t'ai suivie depuis ton départ, et j'ai cru marcher de longs jours, presque des années ! Avec mes condisciples j'ai visité des villes et traversé le désert pour retrouver les origines de mon existence, près du fleuve de l'oubli et de la nouvelle naissance.

- Moi, je n'ai pas traîné ! J'ai trouvé Joseph dans le jardin. En me voyant, il m'a dit : « Salomé, j'ai beaucoup pensé à vous et j'ai été très peiné des duretés que les disciples ont infligées à Maria ; je vous rejoins de suite. »